

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# Mélanges Religieux,

ON S'ABONNE chez  
MM. FABRE et LE-  
PROHON, Libraires, et  
au Bureau du Journal, à  
Montréal.

RECUEIL PÉRIODIQUE.

PRIX D'ABONNE-  
MENT, quatre piastres  
pour l'année, cinq pas-  
tres, par la poste, pay-  
ables d'avance.

Vol. 1.

MONTREAL, 5 MARS 1841.

No. 7.

## LA CRÉATION.

Grand Dieu ! j'ai médité ta parole sublime,  
Et j'ai vu ton esprit *volliger sur les eaux* ;  
J'ai vu ton bras puissant commander à l'abîme ;  
J'ai vu percer le jour dans la nuit des tombeaux.

J'ai vu le Firmament surgir du fond des ondes,  
(Ce Firmament si pur que tu nommas le Ciel !)  
Sous ton souffle fécond, j'ai vu naître *deux mondes*,  
Dont l'un s'efface et meurt, et l'autre est immortel.

J'ai vu, Seigneur, j'ai vu tout l'élément humide  
Creuser en un clin d'œil le vaste lit des mers ;  
J'ai vu le sol stérile et la nature aride  
Couvrir leur nudité des arbres les plus verts.

J'ai vu l'astre des jours marquer dans sa carrière  
Les semaines, les mois, les ans et les saisons ;  
J'ai vu l'astre des nuits de sa blanche lumière  
Réfléter à mes yeux les suaves rayons.

J'ai vu ta main s'étendre, et soudain tout l'abîme  
A mes yeux s'est peuplé de millions d'habitans.  
Des arbres du désert j'ai vu ployer la cime,  
Sous les folâtres jeux des hôtes du printemps ;

A ta puissante voix, le grand désert du monde  
S'animer, s'enrichir comme l'air et les eaux ;  
Les animaux répondre à ta voix si féconde ;  
Puis tu parus, Seigneur, rentrer dans ton repos.

Mais non, il faut un roi dans ton sublime ouvrage ;  
Qui te verra sans lui, sans lui qui l'aimera ?  
Fais l'homme, ô Créateur, fais l'homme à ton image,  
Et dans l'éternité l'homme te bénira.

*Communiqué.*

#### COMMENT ON PEUT AVOIR LA FOI.

*Comment on peut avoir la foi ?* Recherchez d'abord comment vous viennent vos idées ; car de la même manière que s'engendre en nous la raison, qui est l'adhésion aux idées naturelles, de la même manière, par l'unction de la grâce, s'engendre l'adhésion aux idées divines, c'est-à-dire, la foi.

Les idées naturelles sont les rapports éternels des choses ; la raison de l'homme étant finie ne peut avoir par elle-même ces rapports, il faut donc qu'elle les reçoive du dehors.

Mais comment cette réception a-t-elle lieu ? Généralement par la parole. Celui à qui sa mère, à qui des êtres intelligens n'ont point parlé, celui qui, par défaut d'organes, ne peut entendre la parole, celui-là est à l'état de surdité et en même tems de mutisme ; c'est un sourd-muet. L'intelligence ne lui manque pas, mais elle est en rapport seulement par les autres sens avec le monde visible ; il peut recueillir, combiner des images, il n'a pas les idées générales. C'est un phénomène que Dieu nous a permis de voir, c'est un fait désormais acquis à la science humaine comme à la science divine.

En second lieu, il faut que ces idées, déposées dans l'intelligence, arrivent à l'état de clarté pour que la science les accepte ; car entre la raison et l'obscurité, il y a une implacable apathie. Quand elles sont claires, la charte de notre raison est écrite, elle est inaltérable.

Or ce que nous venons de dire pour la raison s'applique à la foi. L'homme ne possède pas plus les idées divines que les idées naturelles. Il y a même plus de distance encore de lui à Dieu, que de lui à la nature. Donc il faut que ces idées nous soient transmises ; et comment le seront-elles ? par la parole divine. Comme votre mère vous a parlé, l'Eglise, cette mère universelle, vous a parlé aussi. Dans l'ordre de la nature, le genre humain a déposé en vous son sens commun par l'organe de votre mère, et dans l'ordre

des choses éternelles, l'Église vient déposer en vous ce qu'on peut appeler le sens commun divin. Delà ce mot de saint Paul : *Fides ex auditu*, la foi vient de l'ouïe ? Voilà toute la théorie de la foi donnée par la parole. Aussi voyez ce que fait l'Église ; elle parle : *Euntes docete*, allez et enseignez.

Mais, dit-on, comment se fait-il que les idées naturelles soient claires, et que les idées qui se rapportent aux phénomènes religieux, soient obscures ?

Les idées naturelles que vous avez reçues par la parole humaine vous semblent claires. C'est que vous imaginez à tort que, dans votre enfance, les idées premières, les axiômes trouvaient en votre esprit un accès facile, et qu'il suffisait de les entendre énoncer pour les adopter. Pas le moins du monde. Un simple énoncé de ces axiômes eût érasé votre intelligence. Si votre mère vous avait dit seulement cette vérité, qui est la plus générale de toutes, à savoir qu'une même chose ne peut pas être et n'être pas en même temps, à coup sûr vous n'auriez pas compris. C'est à force d'images, de comparaisons, de répétitions, que l'idée est sortie des ténèbres, et que la lumière s'est faite en vous. Eh bien ! il en est de même de la parole divine. On vous l'annonce peut-être aujourd'hui pour la première fois. Est-il donc étonnant qu'elle vous soit difficile à comprendre, de même que la parole humaine vous serait peu intelligible, si vous ne l'aviez jamais entendue ? Il est même à peu près démontré qu'un homme de trente ans, qui, pour la première fois, serait initié aux communications de la parole, n'arriverait jamais à manier sans difficulté cet instrument délicat de la pensée.

Il est donc certain que lorsque la parole divine est venue vous visiter si tard, elle doit trouver fermés les abords de votre esprit. Vous êtes les sourds-muets de l'ordre divin. Vous ouvrez l'oreille et vous n'entendez pas. Ce n'est qu'en écoutant plus souvent les paroles de l'Église, en vous mettant dans de plus intimes rapports avec la parole divine, que, ces idées nouvellement déposées en vous, vous pourrez les faire passer à un état de clarté, de lucidité. Or, pouvez-vous vous rendre ce témoignage ? Au jour du jugement, pourrez-vous dire à Dieu : « J'ai recherché la vérité ; j'ai écouté les apôtres ; j'ai médité la parole antique et toujours nouvelle ? »

Si donc la foi n'a pu encore se former en vous, c'est que vous n'avez pas mis votre intelligence en rapport avec les idées divines.

La deuxième source de la foi, c'est *la volonté*. La volonté, c'est la faculté d'aimer, comme l'intelligence est la faculté de recevoir les idées. Si nous voulons, nous aimons, et si nous aimons, nous croirons facilement.

Mais comment se forme l'amour ? C'est en se mettant en rapport avec l'objet qu'on veut aimer. Si donc jamais vous ne vous mettez en contact avec les objets divins, jamais vous ne les aimerez. Et Dieu qui a mis sur la terre, dans l'ordre naturel, les créatures avec toute leur beauté, comme une sorte de tentation, afin que nous eussions quelque chose à sacrifier à l'amour divin, Dieu a mis aussi dans l'ordre divin une beauté capable de passer dans la balance et de tout entraîner. Il a établi dans votre conscience l'idée de la justice, de la bonté, de la beauté éternelle, et non seulement il a établi ces idées, mais il leur a donné une telle puissance que, parmi vous, il n'en est pas un qui n'ait pleuré plus tendrement au récit d'un acte de justice qu'au spectacle des plus admirables merveilles créées. Et il a fait plus encore : comme ces idées s'étaient flétries dans la conscience de l'homme, Dieu les replanta, lecteurs, il les replanta sur le calvaire ; il les fit visibles, il les attacha sur la croix ; et alors on put voir la puissance infinie manifestée, le ciel et la terre unis ensemble, et enfin sur les lèvres de l'Homme-Dieu la parole humaine divinisée et la parole divine humanisée, pour former ce livre admirable, inimitable, l'Évangile.

Or, quelle est la loi, la formule de l'amour, dans ses rapports avec Dieu ? La même que celle qui existe pour les corps. Newton a dit : l'attraction est la loi générale des corps. Eh bien ! la loi générale des esprits n'est pas autre : et de même que les corps s'attirent en *raison inverse du carré des distances*, de même les esprits s'attirent en proportion pareille. "Astres fourvoyés que vous êtes, vous vous étonnez de rouler dans les espaces déserts où vous ne voyez plus ni les étoiles, ni la lumière accoutumée. "Oui, astres perdus, vous devez errer ainsi ; car vous êtes loin, beaucoup trop loin de votre astre. Rapprochez-vous de ce centre, et vous retrouverez la foi et l'amour."

C'est ce qui arrive en ces cœurs simples, qui ont, dit-on, *la foi du charbonnier*. Ces hommes ont la foi de tous les autres, la seule nécessaire ; car ils entendent la vérité ; en l'entendant, ils y acquiescent ; puis ils l'aiment, et alors ils ont le complément de la foi. Car, pour voir la vérité, il suffit de consentir. La vérité emporte les esprits vers elle, comme l'aigle prend ses petits sur ses ailes, et les mène au soleil.

Mais, pour que Dieu nous emporte, il faut que nous l'attirions à nous ; or, comment aurons-nous action, nous si faibles, sur Dieu lui-même ?

Lecteurs, quand Achille eut tué Hector et l'eut traîné sept fois autour de la ville assiégée, le soir, au seuil de sa tente, un vieillard sans armes se présenta. Et après avoir redemandé le corps de son fils, ce vieillard ajouta : “ Achille, aie pitié de moi, j'embrasse tes genoux.” Achille pleura et rendit le corps de son ennemi. Quelle est donc la puissance qui avait brisé ce cœur farouche, le cœur de cet homme qui, le matin, avait traîné dans la poussière le cadavre de son ennemi vaincu ? Qui donc l'avait fait pleurer, qui avait agenouillé son orgueil devant ce vieillard ? Qui ? la prière, reine de la puissance, la souveraine de ce qui est fort !

Or, si la prière est puissante à ce point sur le cœur dur d'un barbare, que ne pourra-t-elle pas sur le cœur compatissant de Dieu notre père ?

Mais, nous dit-on encore : “ Pour prier, il faut avoir la foi ; comment donc “ prier pour demander la foi ? c'est un cercle vicieux.” Non ; car, pour prier, il ne faut qu'une foi commencée, et cette foi commencée, nous l'avons, quand nous avons le doute ; quand nous nous demandons si tout ce qui est enseigné par l'Eglise ne serait pas, après tout, la vérité. Le doute est la foi à l'état de liberté ; elle passera à l'état de conviction, si vous le voulez ; vous avez si bien alors le principe de la foi, que vous le combattez, vous vous raidissez contre lui.

Ainsi donc nous pouvons prier, nous pouvons aimer, *nous pouvons avoir la foi* ; et c'est la grâce d'en-haut qui ne manque jamais de nous investir de ce pouvoir. Seulement prenons garde de l'opposer.



## C O U R S

DE

## LITTÉRATURE SACRÉE OU BIBLIQUE.



§ 5me.—*Des livres des Rois, des Paralipomènes, d'Esdras, de Néhémias et des Machabées.*

1. Les livres des Rois et leur contenu.—2. Intérêt particulier que présentent les livres des Rois.—3. Ce qu'on trouve dans le second livre des Rois ; analyse du chant funèbre de David sur Saül et Jonathas.

1. Les *livres des Rois*, au nombre de quatre, sont ainsi nommés parce qu'ils contiennent les règnes des princes qui gouvernèrent pendant près de six siècles les royaumes de Juda et d'Israël. Les deux premiers livres sont attribués aux prophètes Samuel, Nathan et Gad ; mais au fait, leur auteur est aussi peu connu que celui des deux derniers, qui ne l'est pas.

2. L'époque la plus intéressante de l'histoire des Hébreux est sans contredit celle qui commence avec les livres des Rois. L'établissement de la royauté exerça la plus grande influence sur leurs mœurs, sur leurs opinions, et, par suite, sur leur littérature. On la voit prendre en effet le caractère d'un temps plus raffiné ; auparavant naïve et simple, elle se fait majestueuse, elle s'orne, elle se pare, elle devient reine. Ce fut surtout l'époque poétique, l'époque des prophètes, dont nous parlerons plus loin.

3. Le second livre des Rois (c. 1) nous présente une élégie de la plus grande beauté : c'est le chant funèbre que David composa sur la mort de Saül et de Jonathas. Ce cantique, extrait d'un recueil de poésies, à ce qu'il semble, mais perdu depuis long-temps, nous a été conservé par l'historien sacré. En voici l'analyse :

Le poète commence par l'éloge de ceux dont il déplore la mort ; mais bientôt sa douleur éclate en gémissements, en exclamations :

“O gloire d'Israël, tu as péri sur les montagnes ! Comment les fort sont-ils tombés ?”

La douleur est soupçonneuse ; elle se crée facilement des motifs pour accroître ses souffrances ; elle supporte impatiemment les railleries et les insultes :

“N'annoncez point cette nouvelle dans Geth : ne la publiez point dans les places publiques d'Ascalon, de peur que les filles des Philistins ne s'en réjouissent, de peur que les filles des incirconcis n'en triomphent.”

La douleur est encore difficile, inquiète, injuste ; elle s'en prend à tout ce qui se présente. Ainsi, dans la *Médée* d'Euripide (st. 1) et dans celle d'Ennius, la nourrice de cette princesse s'exhale en plaintes contre les forêts du Pélion.

Mais combien la plainte de David est plus éloquente :

“O montagnes de Gelboë, que jamais la rosée ni la pluie ne tombent sur vous ! Que sur vos pentes, il n'y ait pas un seul champ qui fournisse des prémices pour les offrandes, parce que c'est là qu'a été jeté le bouclier des forts, le bouclier de Saül, comme s'il n'eût point été sacré de l'huile sainte.”

Après avoir satisfait sa douleur, le poète peut passer avec plus de convenance à l'éloge de ses héros. Il les loue tous les deux pour leur courage et leurs exploits ; il célèbre leur tendresse mutuelle, enfin leur légèreté et leur vigueur :

“Jamais la flèche de Jonathas n'est retournée en arrière, sans avoir versé le

sang, sans s'être engraisnée de la chair des braves ; jamais l'épée de Saül n'a été tirée en vain.

“Saül et Jonathas qui s'aimaient avec tant de tendresse, sont demeurés inséparables dans la mort même.

“Ils étaient plus rapides que les aigles, plus courageux que les lions.”

Il vante en particulier Saül pour avoir comblé tous ses sujets de biens et de richesses : cette idée est rendue avec la dernière élégance. Le poète amène sur la scène, avec une convenance parfaite, les femmes d'Israël, et embellit sa pensée par des traits appropriés à ce sexe avec la plus grande justesse :

“Filles d'Israël, pleurez sur Saül qui vous paraît d'une pompe éclatante en vos jours de fêtes, qui vous fournissait de l'or pour vos atours.”

Enfin il s'acquitte envers Jonathas par un éloge particulier, et exprime de la manière la plus touchante le regret que lui cause la perte d'une amitié remplie de douceur :

“Comment les forts sont-ils tombés dans les combats ? comment Jonathas a-t-il péri sur vos collines ?

“Je verse des pleurs sur toi, ô mon frère, ô Jonathas, le plus beau des princes..... Je t'aimais comme une mère aime son fils unique.

“Comment les forts sont-ils tombés, et comment a péri avec eux la gloire des armes.”

—o—  
M. DE BONALD.

—o—  
*Cunctis ille bonis flebilis occidit,  
Nulli flebilior quàm mihi.*

M. de Bonald n'est plus !.... Les lettres, le génie, la philosophie, la France, la vraie France, la fidélité, l'Eglise, la religion sont en deuil. *Quandò ullum invenient parem ?*.... Une grande lumière est éteinte. Le ciel a redemandé ce qu'il n'avait fait que prêter à la terre... *Heu pietas, heu prisca fides !*...

Ce grand homme (parlons d'avance le langage de la postérité) est mort à l'âge de 86 ans, sans agonie, plein de force et même de santé, jouissant jusqu'à la fin du libre exercice de ses hautes facultés. Il n'a fait que *passer* de la vie à la mort, ou plutôt, et bien plus réellement, *de la mort à la vie.* (Jean v. 24.)

Le Dieu rémunérateur qu'il a constamment servi, et dont il a si bien défendu et observé la loi, en appelant à la gloire céleste ce fidèle adorateur, dont la gloire humaine n'était plus digne, a éloigné de lui l'aiguillon de la mort. Il ne lui a laissé que le temps de recevoir les derniers secours de l'Eglise, et ces faveurs précieuses qui sont ménagées même à l'homme vertueux et pur pour

le purifier encore, pour lui assurer la possession immédiate du seul bonheur digne d'être ambitionné, et pour permettre à ceux qui l'aiment, de se *consoler dans ces douces et hautes pures*, (1. Thess. iv. 17.) et de jouir, pour ainsi dire, du triomphe de leur ami.

Hélas ! quelque longue qu'ait été sa carrière, une telle vie, ce semble, n'eût jamais dû finir. En fut-il jamais une mieux employée ? M. de Bonald, après avoir toujours et partout servi sa patrie et la plus sainte des causes, *consilioque manuque*, est mort encore la plume à la main pour la religion et la France. Il n'avait pas en quelque sorte cessé d'être à la tribune : et ses paroles éloqu岸tes et profondes, lues en tout lieu, comme des oracles consolans pour les uns, effrayans pour les autres, faisaient luire une salutaire lumière aux yeux des vrais amis de leur pays.

Disciple et vainqueur de Platon, qui, à l'âge de quatre-vingt-un ans, écrivait encore, il a joui plus long-temps que lui, d'un génie égal, ou au moins semblable. Platon, le plus sage et le plus savant des Grecs, Platon que Cicéron appelle un homme divin, fut comme le Dieu des philosophes de son siècle ; et Cicéron qui le loue ainsi, Cicéron, après lui le plus grand des philosophes, ne craint pas de mettre le comble à de si magnifiques louanges, en ajoutant qu'*il aimeraît mieux se tromper avec Platon, que d'avoir raison avec les autres*. Avec le Platon français, on ne pouvait pas craindre de se tromper ; car il n'a jamais écrit que pour prouver ou défendre la vérité même. Mais cet avantage sur le Platon grec, hâtons-nous de l'avouer, il ne le devait pas à son génie : éclairé par la foi, il écrivait sous sa dictée. Qu'est auprès d'elle la plus sublime raison ?

Ce respect pour les oracles divins, pour les mystères, pour les enseignemens de la foi chrétienne, était le propre caractère de son grand esprit toujours et en tout soumis à l'Eglise, le principe et le guide de sa conduite, comme homme, comme écrivain, comme philosophe, comme publiciste. Il m'a souvent dit, en parlant de la foi catholique : « Mon ami, ce n'est pas assez de dire que la vérité est là : il faut dire qu'elle n'est que là. » Philosophes du jour, tombez à genoux comme ce chrétien sublime, et écrivez-vous, en adorant avec lui :

« Quel esprit sera fier, quand le tien s'humilie ? »

Que j'aime aussi à répéter ces belles paroles, où il s'est si bien peint lui-même : « Non, m'a-t-il dit plus d'une fois, je n'ai jamais pris la plume dans un autre dessein que dans celui d'être utile. » Cet esprit si vaste, si élevé, savant aussi cueillir les fleurs de la plus belle littérature. Nul écrivain peut-être ne

surpasse M. de Bonald. Eloquent comme Platon, qui est aussi le plus éloquent des philosophes, comme lui, il savait sacrifier aux grâces, et même aux muses.

Il lui échappait quelquefois des vers sublimes, quelquefois des vers charmans. Mais il n'en faisait pas aisément part, même à ses amis. Il en rougissait presque comme d'une faiblesse, et ne paraissait aimer la poésie que pour applaudir avec indulgence aux ouvrages des poètes ses contemporains.

Mais que fais-je ? J'oublie que ce n'est point à moi à louer un savant homme de génie qui, comme Platon encore, ne saurait être loué dignement. On peut lui appliquer ce que disait du plus grand des orateurs le plus grand des historiens : Pour bien louer Cicéron, il faudrait être Cicéron lui-même. (T. Livius)

Comment peindre en effet ce cœur, aussi noble que son génie, qui sut faire, sans hésiter, de si grands sacrifices à une cause qu'il avait toujours défendue, et hors de laquelle il ne voyait pas de bonheur pour son pays ; ce cœur si aimant et si bon, sans cesse occupé d'une famille si digne de sa tendresse et de ses amis !... De ses amis !... Hélas ! il n'avait permis d'être de ce nombre ! Il n'honorait de ce nom, dont il savait si bien sentir l'étendue, remplir les devoirs et goûter les charmes. Et que ne dois-je pas à son utile et indulgente amitié ? Devenu en même temps que lui membre de l'une et de l'autre chambre, dans une carrière orageuse, hérissée d'écueils, et si féconde en naufrages, j'étudiais, j'interrogeais, je tâchais de suivre ses pas, sûr de les trouver toujours dans le chemin de la fidélité, de l'honneur et de la vertu. Accablé de ma faiblesse et de mon ignorance, ses exemples et ses leçons m'ont encouragé, et ont fait, je puis le dire, toute ma politique. Que je me félicite de les avoir suivis et de les suivre encore ! J'espère terminer, en les méditant, une carrière que je trouve déjà longue, surtout depuis que mon meilleur ami n'est plus. Ce n'est pas assez : oui, j'espère que je leur devrai de revoir cet illustre ami dans une plus juste et plus douce patrie, et d'y partager avec lui le bonheur que Dieu promet aux âmes persévérantes et fidèles.

M. de Bonald fut un de ces hommes rares, à qui il a été donné de préluder par la gloire passagère de ce monde à l'impérissable gloire de l'autre. Pendant sa vie, tous les hommes de science et de goût, tous les grands esprits, tous les partis même, ont rendu hommage à son génie et à ses talens. Aujourd'hui une couronne immortelle, n'en doutons point, récompense ses vertus et sa foi. Ainsi la gloire aura été pour lui *vita que nunc est, et futura*. (1. Tim. iv. S.) Les beaux ouvrages qu'il nous laisse feront durer cette admiration et ces hom-

mages jusqu'à la postérité la plus reculée, qui ne cessera d'y puiser de grandes et salutaires instructions. Ainsi, il aura vérifié l'oracle qui promet la gloire aux amis de la sagesse. (*Sapientia gloriam tenentium se exaltat.* Les nobles enfans qui lui succèdent vérifient aussi un autre oracle : *Generatio rectorum benedicetur.* Oui, la race de cet homme de bien est bénie en eux. Héritiers de ses talens et de ses vertus, ils perpétueront sa gloire. Déjà la métropole des Gaules, gémissant sous le fléau qui l'accable, voit dans l'un d'eux un père, un apôtre, une seconde providence : et c'est à l'ami que je pleure, que la ville de Lyon dans ses infortunes doit son consolateur, et même plus d'un consolateur. On dirait qu'avec son sang et ses vertus, il a aussi transmis son éloquence. *Defunctus adhuc loquitur.*

Où, puis-je m'écrier ici, en empruntant les belles paroles de Tacite, son auteur favori, qu'il savait par cœur ; où, tout ce que nous avons aimé, tout ce que nous avons admiré de lui vit encore, et vivra éternellement : ses vertus, qui ont aujourd'hui leur récompense ; ses écrits, qui ne périront jamais. Et moi, puis-je-je "plutôt m'oublier moi-même, que d'oublier jamais cet homme si aimable, qui m'a tant aimé, qui aimait tant la vertu !"

Je termine par ce trait, qu'a tracé la plume la plus éloquente et la plus sensible, ce peu de lignes, que, dans la première impression de ma douleur, a laissé échapper le cœur affligé d'un ami.

Je laisse aux plus habiles écrivains, aux plus hautes intelligences du siècle, le soin d'apprécier, de louer le philosophe, l'homme d'Etat, le savant et le sage. Je n'ai dû, je n'ai voulu peindre que le chrétien, l'homme de bien et l'ami.

J'ai composé, ou plutôt mon cœur m'a dicté cette épitaphe, que je dépose seulement ici comme un triste hommage, humble, mais vrai. Je l'ai écrite dans la langue immortelle, comme le génie de celui qui en est l'objet :

*Hic jacet in Christo, in Christo vixitque Bonaldus ;  
Quem affabat quondam, nunc beat ipse Deus,  
Græcia mireturque suum jactetque Plutonem :  
Hic par ingenio, sed pietate prior.*

LE COMTE DE MARCELLUS.

La Réole, le 2 décembre 1840.

---

EXTRAITS DIVERS.

---

ROME.—A une époque où la charité des âmes chrétiennes peut et doit opérer tant de bien, nous aimons à mettre sous les yeux des personnes cha-

ritables les beaux traits de vertu qui ont sanctifié la vie de la Princesse BORGHÈSE, dont la mort prématurée, arrivée à Rome dans les premiers jours de Novembre, y a causé une douleur générale. Voici ce que de Rome on écrivait à *l'Univers* :

« Sa charité envers les malheureux était infatigable : il n'y avait pas de cabane si misérable et si malpropre où elle ne pénétrât ; il n'y avait pas de pauvre à qui son visage et sa voix ne fussent bien connus. Contre l'église de sa paroisse se trouve un petit réduit humide, appelé la *parocchietta*, où elle allait tous les lundis passer plusieurs heures. Des orphelins, des veuves, des mendians venaient là, tour à tour, lui raconter leurs misères, et tous s'en retournaient la joie dans le cœur. Elle avait une sollicitude particulière pour les enfans abandonnés et pour les jeunes filles exposées à la séduction ; elle les plaçait autant que possible dans quelque famille honnête. Sa bienfaisance n'était pas moins éclairée qu'active, et, pour ne pas encourager l'oisiveté par ses dons, elle achetait de la laine, du lin et d'autres objets de ce genre, puis donnait à celle-ci à coudre, à celle-là à filer ou à tisser, à d'autres à faire toute espèce d'ouvrages, qui se vendaient ensuite dans une boutique placée sous son palais, et dont le prix était employé par elle à vêtir et à nourrir ses pauvres. Une de ses protégées raconte qu'un jour, à l'approche de l'hiver, elle la vit arriver seule, à pied, avec un fardeau sous le bras : c'était une robe d'étoffe de laine que la princesse lui apportait ; et comme cette robe se trouvait trop longue, la princesse se mit à genoux afin de faire les coutures nécessaires pour l'ajuster à la taille de la pauvre femme. Quand, en visitant ses malades, elle trouvait le foyer sans feu, elle envoyait un enfant acheter du charbon, puis elle l'allumait elle-même et faisait, s'il était besoin, la cuisine de ces pauvres gens. Elle avait toujours en réserve des matelas, des couvertures, des langes, des habits, afin que les malheureux, qui recourraient à elle, n'eussent jamais à attendre ce dont ils pourraient avoir besoin. Peu de jours avant sa mort, elle avait demandé à trois curés de lui envoyer la liste des pauvres de leurs paroisses qui manqueraient de vêtemens et de couvertures pour l'hiver, et elle s'était engagée à fournir à tout. Outre ses innombrables charités privées, il n'était point d'œuvre faite en commun à laquelle elle ne prît une part considérable : et comme sa fortune, quelque grande qu'elle fût, ne pouvait suffire à la foule de misères qui venaient s'adresser à elle, elle n'hésitait pas, quand ses ressources étaient épuisées, à demander l'aumône

pour ses pauvres et à réveiller la charité d'autrui par de gracieuses suppliques.

« Cette charité avait sa source dans une piété qui ne se ralentissait jamais, et dans une fidélité constante à la prière et à tous les devoirs prescrits par l'Église. Il est d'usage, certains jours de grandes fêtes, de porter la communion aux malades qui ne peuvent la venir chercher à la sainte table. Quand cela devait avoir lieu pour quelque pauvre femme de sa paroisse, la princesse se rendait d'avance chez elle pour arranger le lit et la chambre, et préparer la malade à l'action qu'elle allait accomplir, par de pieuses exhortations sur l'eucharistie : puis elle se rendait au-devant du saint Sacrement, et, la cérémonie finie, elle ne manquait jamais de l'escorter jusqu'à l'église. Elle s'occupait des besoins spirituels des malheureux avec le même zèle que de leurs besoins corporels, et leur fournissait, autant que possible, les moyens de s'instruire dans la religion et de se former aux bonnes mœurs. Elle avait établi des écoles chrétiennes pour les enfans pauvres : elle y envoyait ceux qu'elle rencontrait demandant l'aumône et qui ne pouvaient répondre à ses questions sur les commandemens de Dieu et de l'Église.

« Quoique la maladie dont elle est morte parût d'abord assez légère, elle envoya tout de suite chercher son confesseur, à l'arrivée duquel le mal avait déjà fait des progrès rapides. Il l'avait à peine quittée depuis quelques instans, qu'un des médecins lui demanda d'apporter en toute hâte l'extrême-onction. Quand elle vit revenir le prêtre avec l'étole et les saintes huiles, elle l'interrogea du regard, car elle n'avait déjà plus l'usage de la parole, et il lui répondit que le moment était venu pour elle de s'en retourner vers Dieu. Ses yeux se tournèrent vers le ciel, brillant d'une joie indicible, et ses mains défaillantes se croisèrent sur sa poitrine comme pour dire *Amen*. Peu de momens après, sa tête se pencha sur son épaule, et elle rendit son âme à son créateur. La mort, loin d'altérer sa beauté, y avait ajouté quelque chose de plus grave et de plus touchant, et tous ceux qui la virent en furent frappés. »

ANGLETERRE.—M. Bosanguet, avocat de la chancellerie, et frère du juge Bosanguet, vient, après trois années d'étude et de correspondance avec les premiers théologiens protestants, de se faire catholique. Il a fréquenté pendant une année la chapelle de Sardaigne, dont le zélé et savant chapelain, M. Baldacconi, l'a reçu dans le sein de l'Église. Il a fait sa première communion le jour de la Toussaint.

Le catholicisme marche à grands pas en Angleterre. Les avocats et les médecins y deviennent des catholiques fervens.

IRLANDE.—Trois jeunes personnes, qui, par leur naissance et leur fortune, semblaient appelées à occuper dans le monde une position brillante, ont fait profession, le 13 décembre, dans le couvent de la Miséricorde à Limerick. A Tallow, le docteur Fogarty a reçu, dans le couvent de cette ville, la fille de M. Dulan Tracey.

ECOSSE.—Une grand'messe pontificale eut lieu à la chapelle de Ste. Marguerite, (Burntsiel Links,) à l'occasion de la prise d'habit de cinq sœurs. Cette cérémonie est la première de ce genre que l'on ait vue en Ecosse depuis trois cents ans. Elle fut exécutée avec toute la pompe et la splendeur qu'admet le culte catholique.

HOLLANDE.—Par un arrêté récent, le roi de Hollande a rendu aux catholiques d'Utrecht l'église de Ste. Catherine, qui leur avait été enlevée du tems de la prétendue réforme, et qu'on avait fait servir à différens usages.

SUISSE.—Le gouvernement du Canton de Saint-Gall vient d'appliquer aux différens établissemens d'instruction publique et au besoin du culte catholique les fonds provenant de la vente des biens du Couvent de Pfäfers, sécularisé depuis quelques années. Ces sommes s'élèvent à un million de florins.

Il est aussi, en Canada, des biens à rendre à leur destination première.

PRUSSE.—Le digne archevêque de Cologne, Mgr. de Droste-Wischering, qui mène à Munster une vie tout-à-fait retirée, et qui n'a de relations qu'avec ses plus proches parens et ses intimes amis, a été réjoui dans sa solitude, il y a un mois, par une lettre autographe du Souverain-Pontife qui, à l'occasion de sa fête, et en envoyant au vénérable confesseur une relique de saint Clément, son religieux patron, lui exprimait les vœux ardents et sincères qu'il forme pour son bonheur. Cette marque inattendue de l'estime du chef de l'Eglise a soulagé le prélat des maux de la captivité et des douleurs incessantes d'une vieillesse avancée par le travail et les souffrances.

BAVIÈRE.—On écrit de Munich, à la date du 12 décembre, qu'un établissement de missionnaires catholiques, qui existait déjà depuis quelque temps, mais non sous la forme de société, vient d'être constitué et solennellement inauguré.

GRÈCE.—Une église catholique a été bâtie au Pirée, dans la ville d'Athènes, à l'aide de dons spontanés, auxquels les étrangers ont beaucoup contribué. On doit spécialement à ce sujet des éloges à M. le chevalier Prokesch d'Osten, ambassadeur d'Autriche. Le 29 novembre dernier, cette église a été consacrée par M. l'évêque de Syra.

ÉTATS-UNIS.—Le diocèse de Nashville, où l'évêque était encore seul l'année dernière, compte maintenant cinq prêtres. Deux résident à Nashville et visitent quelques lieux au centre du Tennessee; un est à Memphis, dans le sud-ouest de l'Etat, et deux parcourent le pays comme missionnaires. Ils voyagent ensemble. Ce sont MM. Michel McAleer et Jean Magnin, tous deux élèves du collège d'Emmitzbourg, qui ont bien voulu se consacrer à la mission du Tennessee. Ils ont visité dernièrement Hartsville et Gallatin, dans le comté de Sumner, y ont prêché, ont cherché à détruire les préjugés répandus contre les catholiques, et ont été écoutés avec intérêt, même des protestants. Le nombre des catholiques dans ce comté est plus grand qu'on ne l'imagine. On est assuré qu'il y en aurait assez pour occuper utilement un prêtre résident. Les deux missionnaires que nous avons nommés devaient visiter Franklin et Colombia.

On ne doute pas que l'évêque, M. Miles, qui est actuellement en Europe, ne ramène dans ce pays une recrue de bons ouvriers pour travailler dans le champ du père de famille.

Le docteur Purcell, évêque de Cincinnati, a ouvert, le dimanche 13 septembre, ses conférences. Le prélat y a réfuté les objections faites récemment contre la doctrine catholique sur la justification par un évêque protestant. Ce doit être le sujet d'une suite de discours.

Le prélat a acheté un terrain pour sa nouvelle cathédrale. Ce terrain a coûté 24,000 dollars, terrible somme, dit le *Catholic Telegraph*, et dont le paiement sera long et difficile. L'église doit être sous l'invocation de Saint-Pierre-aux-Liens.

Deux Jésuites, les Pères Verhaegen, provincial du Missouri, et Elet, dernier président de l'Université de Saint-Louis, sont arrivés à Cincinnati pour organiser l'athénée de cette ville. On disposait avec activité les bâtimens pour l'ouverture des classes.

DIOCÈSE DE MONTRÉAL.—L'intéressante mission de l'Ottawa a été visitée de nouveau. Quoiqu'il y ait des prêtres résidant aux principaux villages et

établissens formés le long de cette magnifique rivière, il n'y en a néanmoins aucun au dessus du Lac d'Aylmer. C'est pour suppléer à cette privation que l'Evêque de Montréal, qui, malgré la disette de prêtres dans son diocèse, multiplie en quelque sorte les ouvriers évangéliques, en diversifiant leurs courses apostoliques, a envoyé vers ces endroits deux missionnaires, Mr. Moreau, attaché depuis deux ans à la mission du Lac Témiskaming, mais qui, en hiver, étudie la langue Algonquine au Lac des deux Montagnes, et M. Désautels, actuellement fixé au village d'Aylmer. Ces deux laborieux missionnaires partirent de Montréal, le 22 Janvier dernier et se rendirent immédiatement à l'autre extrémité de leur mission, c. a. d. dans l'île des Allumettes à la chapelle que Mgr. y bénit, l'été dernier, sous l'invocation de Saint Alphonse de Liguori. Cette route de 90 lieues environ leur prit huit jours de marche ; les missionnaires ne s'arrêtant dans les différents postes, que le tems nécessaire pour annoncer les quantités des stations qu'ils devaient faire en descendant. Ils trouvèrent partout une population très-bien disposée ; les fruits de la visite pastorale s'étaient parfaitement conservés parmi ces chrétiens si avides des secours de la religion ; aussi les missionnaires eurent la consolation de voir constamment les chapelles remplies de fidèles qui assistaient avec un recueillement tout-à-fait exemplaire à la célébration des saints mystères, qui écoutaient les instructions avec une attention et une application des plus profitables et qui s'empressaient de recourir aux sacrements de la Pénitence et de l'Eucharistie. Les missionnaires eurent occasion d'administrer plusieurs fois le Baptême et de bénir quelques mariages. Ils visitèrent aussi quelques chantiers et ils y trouvèrent des hommes généralement bien disposés en leur faveur et désireux des secours de la religion, surtout dans les chantiers de MM. Forbus, McDonell, Poupert, Brizard, Leclere, où les employés eurent pleine liberté de vaquer aux exercices de la mission, leurs bourgeois portant l'obligeance jusqu'à les rappeler à leurs domiciles et à les nourrir gratuitement tout le temps. Ces messieurs en seront bien récompensés, car la religion ne fera que rendre plus laborieux et plus intègres les personnes qu'ils ont à leur service.

D'une autre part, le zèle que montrent tous les catholiques de ces divers lieux pour achever la construction des chapelles que Mgr. y a fixées, doit bien encourager les associés de la propagation de la foi à venir en aide à ces braves gens, qui n'ont point encore toutes les ressources nécessaires.

Cette mission a duré un peu plus d'un mois. Il va sans dire que ces courses évangéliques, aussi consolantes que fructueuses, ne peuvent néanmoins se faire qu'avec beaucoup de fatigues et de privations : la distance des habitations, la pauvreté des personnes, l'exiguïté des logemens, et mille autres misères ajoutées au travail prolongé du St. ministère, tout cela pourrait bien rentrer ici en ligne de compte ; mais le prêtre ne calcule point, quand il s'agit du salut des âmes ; ils ne regrette ses travaux que lorsqu'il ont été inutiles.

— Nous lisons dans *l'Aurore des Canadas*, Numéro de mardi, que Monseigneur de Montréal, en répondant à une adresse tout-à-fait sentimentale que les paroissiens de Berthier lui présentaient à l'occasion des grands succès qui avaient couronné les infatigables travaux de la retraite, en prit occasion de recommander à ces bons catholiques de faire tout ce qui dépendrait d'eux pour passer paisiblement le temps des élections, tout en usant de leurs droits, comme sujets britanniques ; afin de ne point rompre la paix, l'union et la concorde qui doivent toujours nous faire fraterniser.

---

#### EXPLORATION GÉOGRAPHIQUE.

Une expédition scientifique et commerciale importante se prépare à Londres en ce moment. Il ne s'agit de rien moins que de remonter le Niger tout entier, et d'établir des relations avec les peuples riverains. On sait que l'expédition des frères Landier a amené, il y a quelques années, la connaissance du Niger inférieur et de ses embouchures dans le golfe de Benne. L'expédition actuelle se compose de trois bateaux à vapeur en fer, dont l'un peut être démonté complètement.

Ce dernier est destiné à conduire l'expédition au-delà des cataractes de Boussa, si ces rapides courans ne peuvent être surmontés par toute la flotte dans la saison des hautes eaux. On visitera aussi Saccatou, Tombouctou et Djenné, et l'on espère compléter la série d'observations de Mungo-Park.

Les fonds de cette entreprise ont été faits par une société particulière ; mais le gouvernement anglais donne les instrumens de physique nécessaires aux observations, et fournit un certain nombre de matelots et d'officiers de la marine royale. L'expédition doit partir de Londres au mois d'avril prochain.